

Études littéraires africaines

La mondialité de la langue française dans les manifestes « francophones »

Laude Ngadi Maïssa



Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ngadi Maïssa, L. (2019). La mondialité de la langue française dans les manifestes « francophones ». *Études littéraires africaines*, (48), 193–206. <https://doi.org/10.7202/1068442ar>

Résumé de l'article

Cet article vise à analyser la mondialité de la langue française à partir des manifestes littéraires publiés en France au début du XXI^e siècle. L'intérêt majeur est ainsi de dépasser l'opposition sommaire entre écrivains francophones du Nord et du Sud en proposant une lecture croisée des postures manifestaires d'auteurs dans le champ littéraire français contemporain. La mondialité, bien au-delà d'un engagement (politique, idéologique, identitaire et géographique) franco-francophone relatif à la prétendue crise de la langue française face à l'anglais, est surtout poétique et sociologique. Poétiquement, les auteurs revendiquent un cosmopolitisme en faveur de la déterritorialisation de l'imaginaire linguistique, qui pourrait favoriser dans le même temps l'avènement d'une communauté post-francophone. Sur le plan sociologique, les écrivains français soulignent l'apport des écrivains francophones qui, tout en se félicitant de l'hospitalité du « méridien » littéraire alors renforcé à l'international, dénoncent leur marginalisation par les institutions.

LA MONDIALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS LES MANIFESTES « FRANCOPHONES »

RÉSUMÉ

Cet article vise à analyser la mondialité de la langue française à partir des manifestes littéraires publiés en France au début du XXI^e siècle. L'intérêt majeur est ainsi de dépasser l'opposition sommaire entre écrivains francophones du Nord et du Sud en proposant une lecture croisée des postures manifestaires d'auteurs dans le champ littéraire français contemporain. La mondialité, bien au-delà d'un engagement (politique, idéologique, identitaire et géographique) franco-francophone relatif à la prétendue crise de la langue française face à l'anglais, est surtout poétique et sociologique. Poétiquement, les auteurs revendiquent un cosmopolitisme en faveur de la déterritorialisation de l'imaginaire linguistique, qui pourrait favoriser dans le même temps l'avènement d'une communauté post-francophone. Sur le plan sociologique, les écrivains français soulignent l'apport des écrivains francophones qui, tout en se félicitant de l'hospitalité du « méridien » littéraire alors renforcé à l'international, dénoncent leur marginalisation par les institutions.

ABSTRACT

This article aims to analyze the globality of the French language as made visible in literary manifestos published in France at the beginning of the 21st century. Its main purpose is to overcome the binary opposition between Francophone writers from the North and from the South by proposing a cross-reading of several authors' postures in the contemporary French literary field. This globality goes beyond a Franco-Francophone (political, ideological, identity and geographic) commitment to the French language in the context of its alleged crisis in the face of English, and is above all poetic and sociological. Poetically, the authors call for a cosmopolitanism that favors the deterritorialization of the linguistic imagination, and could at the same time promote the advent of a post-Francophone community. On sociological level, French writers salute the contributions of Francophone writers who, while welcoming the hospitality of this internationally reinforced literary « meridian », denounce their marginalization by institutions.

Le 16 mars 2007, dans les colonnes du journal *Le Monde*, une quarantaine d'écrivains de langue française publiaient le manifeste

« Pour une littérature-monde en français »¹. Ils y revendiquaient la fin d'une littérature française hexagonale et ethnocentrée, qui serait fortement sclérosée par des institutions archaïques. Ils aspiraient à l'avènement d'une littérature mondiale de langue française, qui se caractériserait à la fois par une dénationalisation institutionnelle et linguistique, et par un « retour du monde » et « au réel », dont ils observaient la présence chez un certain nombre d'écrivains francophones à succès. L'opposition, certes sommaire, entre littérature française et littératures francophones faisait entendre que les secondes donnaient en quelque sorte ici une leçon à la première ; c'était un juste retour des choses sans doute, d'autant que, par « francophones », on entendait souvent implicitement « du Sud », d'où la dimension postcoloniale du débat. Mais, en réalité, des auteurs francophones du Nord en étaient aussi : un front unissait ainsi ceux des marges ou des périphéries, du Nord² et du Sud, s'attaquant à un centre identifié à un cercle de privilégiés, sinon de potentats vieillissants.

Le problème est que cette image globale peut laisser supposer l'absence d'œuvres et de réflexions susceptibles de s'inscrire dans cette littérature à caractère mondial chez les écrivains contemporains français : les travaux critiques consacrés à ce manifeste n'ont pas cessé de souligner cette contradiction³, en rappelant que « le roman français n'a pas attendu le manifeste *Pour une littérature-monde* pour s'ouvrir à la diversité des langues »⁴, et que, par ailleurs, cette prise de position renforce les clivages entre écrivains français et écrivains d'origine étrangère déjà qualifiés de « voleurs de langue »⁵, d'« exilés du langage »⁶, d'« écrivains à l'épreuve »⁷, etc.

¹ COLLECTIF, « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des livres*, 16 mars 2007, p. 2 (désormais *PLMF*).

² Le présent article ne tient compte que des manifestes contemporains publiés en France. Il s'intéresse plus particulièrement aux textes ayant marqué le milieu littéraire français par leurs programmes originaux et leurs retentissements dans la critique. En ce sens, on remarquera l'absence des manifestes d'auteurs de la francophonie du Nord, qui feront par ailleurs l'objet de nos recherches futures.

³ Cf. PORRA (Véronique), « “Pour une littérature-monde en français” : les limites d'un discours utopique », *Intercâmbio*, série 2, n°1, 2008, p. 33-54 : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/5794.pdf> (consulté le 13-12-2018).

⁴ COMBE (Dominique), MURAT (Michel), coord., *Revue critique de fiction contemporaine*, n°3 (*L'Écrivain devant les langues*), 2011 (prière d'insérer).

⁵ JOUBERT (Jean-Louis), *Les Voleurs de langues : traversée de la francophonie littéraire*. Paris : Philippe Rey, 2006, 129 p.

⁶ DELBART (Anne-Rosine), *Les Exilés du langage : un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Limoges : PULIM, coll. Francophonies, 2005, 262 p. ; p. 56-57.

Or, la pensée d'un Michel Le Bris – initiateur de l'aventure des Étonnants Voyageur depuis 1990, qui s'est associé avec l'écrivain Jean Rouaud dans cette entreprise du manifeste⁸ – est en réalité tout autre parce qu'il appelle à créer un espace littéraire transnational qui unirait les différentes littératures francophones. Cette perspective nous conduit à nous interroger sur la conception d'une langue française mondialisée chez les auteurs francophones, y compris français.

Notre objectif est donc double : analyser la thématique de la mondialité de la langue française dans les « grands manifestes »⁹ littéraires consacrés à cette dernière depuis le début des années 2000 en France, période que Jean-Pierre Salgas identifie comme une « année théorique »¹⁰ ; et confronter les différentes positions d'auteurs afin de mettre en lumière des modalités d'une mondialité dans la francosphère¹¹.

La notion de mondialité, appliquée à la langue, peut se concevoir de deux manières, que Tiphaine Samoyault perçoit comme oppo-

⁷ HARCHI (Kouatar), *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne : des écrivains à l'épreuve*. Paris : Pauvert, 2016, 294 p.

⁸ LE BRIS (Michel), ROUAUD (Jean), éd., *Pour une littérature-monde*. [Paris] : Gallimard, 2007, 342 p. ; LE BRIS (M.), ROUAUD (J.), éd., *Je est un autre : pour une identité-monde*. [Paris] : Gallimard, 2010, 220 p.

⁹ C'est-à-dire les « écrits manifestaires [qui] confirme[nt] leur importance aux yeux des artistes et critiques en tant qu'outils permettant de forger activement l'histoire » ou encore « des documents [qui] rend[ent] visibles les motifs communs des affinités et des rejets, les aléas des cris de combat qui se croisent, se répètent et varient dans le temps » – KRAMER (Antje), éd., *Les Grands Manifestes de l'art des XIX^e et XX^e siècles*. Paris : Beaux-Arts, 2011, 263 p. ; p. 6.

¹⁰ Pour celui-ci, on assiste en France, à partir de 2001, à l'avènement d'un processus de « restauration » et de « déprogrammation » par lequel la littérature française connaît de nouvelles orientations : en perdant sa « colonne vertébrale théorique et institutionnelle, la « littérature française », dont le champ littéraire fut un modèle, est un peu devenue « une littérature étrangère parmi tant d'autres » puisque « les littératures « francophones » sont définitivement admises comme autonomes et détachées de l'arbre de la mère patrie », que « les littératures étrangères ont désormais autant de chances en France que les « Français de souche » » et que la littérature française est « composée [dans] d'autres langues que le français » du fait qu'il « y a désormais des langues françaises » – SALGAS (Jean-Pierre), « Défense et illustration de la prose française », in : BRAUDEAU (Michel) et al., *Le Roman français contemporain*. Paris : Ministère des affaires étrangères / ADPF, 2002, 174 p. ; p. 73-127.

¹¹ Concept forgé par Dominique Wolton pour évoquer l'idée d'une troisième francophonie, « multipolaire » et « multiculturelle », « celle qu'il faut inventer, [...] la francophonie à l'heure de la mondialisation, la nôtre, c'est-à-dire à une échelle beaucoup plus vaste » – WOLTON (D.), *Demain la francophonie*. Paris : Flammarion, 2006, 195 p. ; p. 20.

sées : la « langue mondiale » et la « langue-monde ». La première acception, particulièrement développée par Pascale Casanova, trouve son sens dans une analyse visant à « affirmer les rapports de forces qui régissent la relation des langues entre elles et les véritables guerres qu’elles se déclarent »¹². Elle renvoie à un système de luttes entre une langue dominante et une langue dominée afin d’imposer l’« internationalité littéraire »¹³ d’une langue mondiale, nécessairement hypercentrale, qui est « la seule langue légitime au plan mondial et social », et qui « a plus – ou est censée avoir plus – de valeur que les autres »¹⁴. Cette conception d’ordre sociologique est opposée à la notion de langue-monde, qui se situe dans la perspective du Tout-Monde d’Édouard Glissant¹⁵ et, en somme, d’« une “autre” mondialité, moins inégalitaire, moins centrée, plus respectueuse des gens et de la nature »¹⁶ ; cette langue-monde « tente de donner un autre avenir à la langue mondiale », laquelle « porterait le Divers des langues »¹⁷ et s’inscrirait dans les processus de transferts des imaginaires culturels et linguistiques. Cependant, si T. Samoyault oppose ces deux approches de la mondialité, celles-ci nous apparaissent néanmoins complémentaires ; cette mondialité renvoie dès lors tantôt à une *imago mundi*, à un imaginaire mondial au sens d’un mondialisme qui prend en compte tous les locuteurs qui tentent de réaliser une communauté linguistique unique, tantôt à une logique d’échanges concurrentiels entre langue dominante (d’un espace littéraire central) et langue dominée (d’un espace littéraire subalterne ou mineur) dans un espace linguistique où « tout ce qui

¹² SAMOYAUULT (Tiphaine), « De la langue mondiale à la langue-monde », *Critique*, 2016, n°4 (n°827), p. 334-345 ; p. 337.

¹³ CASANOVA (Pascale), *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil, 2008, 504 p. ; p. 16.

¹⁴ CASANOVA (P.), *La Langue mondiale : traduction et domination*. Paris : Seuil, coll. Liber, 2015, 144 p. ; p. 14.

¹⁵ « J’appelle Tout-Monde notre univers tel qu’il change et perdure en échangeant et, en même temps, la “vision” que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu’elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l’imaginaire de cette totalité » – GLISSANT (Édouard), *Traité du Tout-Monde*. [Paris] : Gallimard, 1997, 261 p. ; p. 176.

¹⁶ DUCLOS (Denis), *Société-monde : le temps des ruptures*. Paris : La Découverte, coll. Recherches. Série Bibliothèque du MAUSS, 2002, 249 p. ; p. 10.

¹⁷ SAMOYAUULT (T.), « De la langue mondiale à la langue-monde », *art. cit.*, p. 338.

s'écrit en langue française doit désormais être pris dans une perspective globalisante »¹⁸.

Proposer une lecture de la mondialité du français, en confrontant et/ou en croisant les postures manifestaires d'écrivains d'expression française, revient notamment à analyser le « vocabulaire polémique [...] emprunté à la sémantique guerrière »¹⁹, parce qu'il caractérise le discours manifestaire et les postures littéraires ; mais cela suppose aussi d'évaluer si les prises de positions dépendent des identités géographiques des auteurs (qui sont elles aussi des effets du discours). Notre propos consiste donc à analyser les discours des auteurs, particulièrement les rapports entre la langue française et les autres langues ainsi que les enjeux de ces manifestes dans « le système littéraire francophone »²⁰.

Les « grands manifestes » littéraires à propos la langue française

Dans le contexte de la mondialisation contemporaine, les textes²¹ qui traitent de la situation de la langue française dans le monde sont majoritairement produits dans le cadre des manifestations culturelles qui mettent en avant la Francophonie : le *Manifeste de l'hospitalité* est ainsi publié en lien avec la célébration du dixième anniversaire de la « Caravane des dix mots » créée en 2003 ; *La Langue* d'Olivier Rolin est d'abord une conférence commandée par France Culture pour le

¹⁸ HALEN (Pierre), « Ce qui s'écrit en langue française est désormais pris dans une perspective globalisante [entretien avec Raymond Mbassi Ateba] », in : OMGBA (Richard Laurent), dir., *Francomanie, francophobie, francophilie : atouts et enjeux de la francophonie littéraire en Afrique. Mélanges offerts au professeur André-Marie Ntsobé Njoh*. Paris : Éditions des Archives contemporaines, 2013, 376 p. ; p. 343-354.

¹⁹ SAMOYAU (T.), « De la langue mondiale à la langue-monde », *art. cit.*, p. 337.

²⁰ HALEN (P.), « Constructions identitaires et stratégies d'émergences : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, n°2, 2001, p. 13-31.

²¹ Outre « Pour une littérature-monde », il s'agit principalement de : BORER (Alain), *De quel amour blessée : réflexions sur la langue française*. Paris : Gallimard, 2014, 350 p. (désormais *QAB*) ; DELACOMPTÉE (Jean-Michel), *Notre langue française*. [Paris] : Fayard, 2018, 206 p. (désormais *NLF*) ; ROLIN (Olivier), *La Langue*. Suivi de *Mal placé, déplacé*. Lagrasse : Verdier, 2000, 89 p. Repris dans : *Circus 2. Romans, récits, articles (1999-2011)*. Paris : Seuil, coll. Fiction & Cie, 2012, 1285 p. (désormais *LL*) ; PELLERIN (Gilles) et al., *Manifeste pour l'hospitalité des langues*. Genouilleux : la Passe du vent ; Québec : l'Instant même ; Lyon : la Caravane des dix mots, 2012, 125 p. (désormais *MHL*) ; VOLODINE (Antoine), « Écrire en français dans une langue étrangère », *Chaoïd*, n°6, automne-hiver 2002. URL : <https://editions-verdier.fr/2014/06/04/revue-chaoid-n-6-automne-hiver-2002-par-antoine-volodine/> (désormais *EFLE*).

festival d'Avignon en 2000 ; le manifeste des 44 se situe dans le contexte de la célébration du centenaire de la francophonie dans la capitale française²². Les autres textes sont issus de rencontres académiques – un « colloque » pour Antoine Volodine – et des prises de paroles individuelles dans lesquelles les auteurs mettent en avant la patrimonialisation de la langue (Delacomptée, Borer).

Ces textes sont essentiellement édités en France – excepté le *Manifeste de l'hospitalité* coédité en France et au Canada, respectivement aux éditions La Passe du vent et aux éditions de L'Instant même –, ce qui illustre une forme de centralité de Paris comme « observatoire hexagonal »²³ des littératures de langue française.

Par ailleurs, leurs auteurs se présentent majoritairement « en tant qu'écrivain[s] » (*LL*, p. 198) et mettent en évidence leurs expériences d'auteur : leurs prises de position sont élaborées à la lumière de la « pratique » littéraire de la langue. La confession et le témoignage, registres qui dominent leurs propos, mettent en évidence la figure de l'écrivain qui se « prononce non par théorie, mais en pratique », c'est-à-dire « en écrivain laborieux » (*NLF*, p. 20). Les écrivains se présentent alors en témoins de la situation de la langue qui est indissociable de leur travail de créateur.

D'une manière générale, en dehors du fait d'avoir la langue française « en partage » (comme dit le discours officiel), les positions des écrivains de France et des écrivains venus d'ailleurs sont contraires

²² Le manifeste est publié dans un triple contexte. Un contexte politique dominé par la campagne présidentielle de 2007, suite à laquelle Nicolas Sarkozy est élu avec un programme fortement axé sur la question de l'identité nationale et de l'immigration ; un contexte culturel marqué par la Journée Internationale de la Francophonie associée au Salon du livre de Paris et au lancement du festival « francophonies » du 17 au 22 mars ; dans le même temps entrait en vigueur, le 17 mars 2007, la « Convention de l'UNESCO sur la diversité culturelle », ratifiée en octobre 2005 à Paris ; d'aucuns constataient « la mort de la culture française » (Donald Morrison par exemple), tandis que divers critiques (Tzvetan Todorov, William Marx, Jean Bessière) déploraient une crise de la littérature française ; le contexte littéraire restait marqué par les prix attribués, à l'automne 2006, à des auteurs francophones (Le prix Goncourt et le Grand Prix de l'Académie française reviennent à l'Américain Jonathan Littell pour son roman *Les Bienveillantes* ; le prix Femina est attribué à Nancy Huston, écrivaine bilingue canadienne pour son roman *Lignes de faille* ; pour *Mémoire de porc-épic*, l'écrivain Alain Mabanckou originaire du Congo Brazzaville reçoit le prix Renaudot ; Léonora Miano, camerounaise, est quant à elle couronnée du prix Goncourt des lycéens pour *Contour du jour qui vient*).

²³ BONCENNE (Pierre), « Écrire, lire et en parler : mode d'emploi », in : ID., dir., *Écrire, lire et en parler... : dix années de littérature mondiale en 55 interviews dans Lire et présentées par Bernard Pivot*. Paris : Bernard Laffont, 1985, 563 p. ; p. 15-17 ; p. 16.

en ce qui concerne la perception de la langue. Pour les premiers, la langue est un patrimoine national en crise²⁴, une valeur tombée en disgrâce aux yeux du peuple français et du monde : « Il n’y a plus de notre langue française. Notre langue est en berne. Comme nous ne croyons plus en elle, le reste du monde non plus » (*NLF*, p. 171). Or, ajoute Delacomptée, l’adjectif possessif « notre » marque le lien affectif du peuple français à sa langue et exprime « le sentiment d’une appartenance » (p. 24) patriotique et identitaire qui impose à l’écrivain « la garde » (p. 196) d’une réalité qui « possède une identité, un esprit, un “génie”, qui réclame qu’on la respecte sous peine de la violer » (p. 101). Dans le but de « la sauver » (p. 25), l’écrivain a ainsi pour mission de défendre « la “pureté” de la langue française » (p. 28) en luttant contre, d’une part, l’usage des « barbarismes » (p. 27) du « dominé [qui] s’approprie la langue du dominant [...] en qui il voit toujours l’opresseur à combattre » (p. 176) et, d’autre part, « l’envahissement de l’anglo-américain » (p. 165). Alain Borer ne dit pas autre chose lorsqu’il critique, en rappelant son identité de « Français à l’âme de couleur » (*QAB*, p. 16), le fait que « les Français se soumettent massivement à cette objurgation de *speak white!*, de parler la langue du Grand Blanc imaginaire, d’intérioriser le mépris du petit-nègre » (p. 16-17). Cette imitation des anglophones témoigne d’une forme d’infériorisation, à l’image de ce que fut le langage du nègre aux yeux du colon français ; elle serait due à la prégnance de « l’*iouropean English* » imposé par les « directives européennes » (p. 60). Ainsi en appelle-t-il, dans un « petit manuel pratique du résistant en langue française », à « sauve[r] » cette langue (p. 281).

Les écrivains en provenance des anciennes colonies en appellent eux aussi à sauver la langue française, mais, alors que les écrivains français critiquent la soumission au modèle anglophone, les franco-phones prennent ce dernier pour exemple afin de dénoncer les stigmatisations identitaires dont ils se disent victimes en France. C’est notamment le cas dans deux manifestes dont les textes sont repris dans les anthologies des Étonnants Voyageurs en faveur de la « littérature-monde ». Anna Moï affirme ainsi sa sympathie pour l’anglais qui trône « à la première place mondiale » car il représente « l’espéranto moderne, une langue spontanément compréhensible

²⁴ Cf. aussi : COLLECTIF D’ASSOCIATIONS, « Langue française : états d’urgence », *Le Monde*, 7 décembre 2009. Url : http://www.lemonde.fr/idees/article/2009/12/07/langue-francaise-etat-d-urgence-par-un-collectif-d-associations_1277289_3232.html (consulté le 10-11-2018).

par tous »²⁵. Ce succès mondial de l'anglais dans tous les secteurs provient, explique-t-elle, de ce que, contrairement au français qui est une langue d'exclusion par la francophonie, « les Anglo-saxons ont intégré le chromatisme des peuples qui contribuent à construire cette universalité mixte » (ED, p. 55). Cette comparaison entre écrivains français et écrivains anglo-saxons par les écrivains francophones illustre le conflit structurel et les crispations identitaires relatives à la reconnaissance de ces derniers en France. Pour Nimrod, l'écrivain africain a « toujours mis en avant la nécessité de *violer le français*, viol qui lui permet de *faire du français une langue africaine* »²⁶ parce qu'il n'a pas avec les descendants de l'ancien colonisateur la même perception de « l'histoire ». Pour Nimrod, l'écrivain devrait violer ou travestir la langue française afin de combattre le paternalisme ethnocentrique entretenu notamment par la francophonie, les stéréotypes et les étiquettes identitaires hérités de la colonisation ; c'est que, souligne-t-il, « la guerre de la langue a lieu tous les jours » (NCF, p. 64) puisque « le français [...] a décrété une fois pour toutes que celui qui parle mal le français parle petit nègre. Le langage, on le voit, reflète la stratification sociale » (p. 61). Dès lors, on comprend que « la pratique de l'écriture sous-trait le français du giron de l'opresseur » (p. 57).

Cependant, cet antagonisme politique et identitaire observé entre les deux groupes d'écrivains n'a plus cours lorsqu'il s'agit de traiter de la langue écrite.

Le cosmopolitisme poétique de la langue

Si les écrivains français et les non-hexagonaux s'opposent souvent en ce qui concerne leur rapport identitaire et historique à la langue française, tous s'accordent cependant, du point de vue poétique, pour manifester leur appartenance à une communauté linguistique unique. En ce sens, la dimension littéraire affirmée par les écrivains tente de dépasser tous ces cloisonnements. La langue est alors perçue comme un instrument à forte dimension cosmopolite et altermondialiste, entendue comme « une pensée du national [...] qui prend en compte la "communauté imaginée" sans la borner *a priori* par des frontières, des langues et des cultures » et qui pense la « dissémiNation » à partir des rapports complexes avec un discours

²⁵ MOÏ (Anna), *Espéranto, désespéranto : la francophonie sans les Français*. Paris : Gallimard, 2006, 65 p. ; p. 21-22 (désormais ED).

²⁶ NIMROD, *La Nouvelle Chose française : essais*. Arles : Actes sud, 2008, 125 p. ; p. 56 (désormais NCF).

qui a « toujours impliqué sa propre contestation »²⁷ de la nation. Cette dimension est particulièrement présente chez Olivier Rolin qui, contrairement aux auteurs qui défendent un usage puriste de la langue, adopte une poétique essentiellement flexible et ouverte, inspirée surtout du contexte mondial « babélique » dans lequel les auteurs-voyageurs, en perpétuel déplacement, usent d'une langue toujours « mal placé[e], déplacé[e] ». En ce sens, il considère que, « dans l'espace total d'une langue, il y a non seulement tous ses états historiques et ses "milieux" sociologiques, [mais] il y a aussi les autres langues, et au moins celles qui la côtoient et en forment comme des horizons » ; en particulier, le français coexiste avec les autres langues « dont il a retenu des mots, des tournures, ou qui lui ont emprunté quelque chose, ou dont les mots et les sons cohabitent avec les siens propres [...] » (LL, p. 196). Cette sorte d'effacement des cloisons entre les langues corrobore la revendication d'un détachement par rapport à la nation et d'une identité « littérairement cosmopolite »²⁸. Le sentiment d'appartenance à une communauté supranationale tient aussi au fait que l'écrivain est toujours en situation de résistance ; il ne veut donc pas « être le porte-parole ou le mythographe, ou le domestique, d'un peuple, ni d'une classe ou d'un groupe social, ni d'une époque », car il est, par nature, « un inclassable, un asocial, un "mal placé", un dérangé, c'est-à-dire un pas rangé, pas rangeable du tout » (LL, p. 191). Dès lors, l'écrivain n'appartient qu'au territoire de la littérature, mais sans renoncer à *être au monde*.

Quant à Antoine Volodine, il a inventé les « xénogenres » comme un jeu d'écriture propre au « post-exotisme » qu'il définit comme « une littérature partie de l'ailleurs et allant vers l'ailleurs, une littérature étrangère qui accueille plusieurs tendances et courants, dont la plupart refusent l'avant-gardisme stérile »²⁹. Selon lui, il faut prendre ses distances avec la tradition classique, car « écrire en français une littérature étrangère n'est pas seulement s'écarter de la culture francophone, c'est aussi éviter que les points de référence de la fiction renvoient à un pays précis, géographiquement situé sur une carte » : la culture représentée doit être « ABSOLUMENT étran-

²⁷ DOUAIRE-BANNY (Anne), *Remembrances : la nation en question ou l'autre continent de la francophonie*. Paris : Honoré champion, coll. Bibliothèque de littérature générale et comparée, n°116, 2014, 353 p. ; p. 17.

²⁸ ROLIN (O.), « Comment agir en écrivain ? », entretien avec Matthew Escobar, 6 mars 2003. Disponible sur : <http://www.olivier-rolin.fr/pageprinceton.html> (consulté le 03-06-2016).

²⁹ VOLODINE (A.), *Le Post-exotisme en dix leçons, leçon onze*. [Paris] : Gallimard, 1998, 107 p. ; p. 60.

gère » (*EFLE*). Il souligne par ailleurs que, dès « l'origine[, s]es romans ont été étrangers à la réalité littéraire française. Ils forment un objet littéraire publié en langue française, mais pensé en une langue extérieure au français, indistincte quant à sa nationalité » (*EFLE*). Ces postures se rapportent notamment à ce que Dominique Maingueneau identifie comme une « localité paradoxale ou paratopie », localité qui n'est « pas l'absence de tout lieu, mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire, qui vit de l'impossibilité de se stabiliser »³⁰.

Ce refus d'affirmer une position stable renvoie notamment à la difficulté de l'auteur post-révolutionnaire : les deux écrivains ont participé aux événements de mai 68 et se présentent comme des marginaux dans le champ français. Mais il est aussi présent chez des auteurs de la « postcolonie »³¹ : Alain Mabanckou souhaite ainsi être défini comme un « écrivain tout court »³² ; Anna Moï estime que le choix de la langue et du « matériau » d'écriture génère toujours « un langage original indifférent aux frontières » car, ajoute-t-elle, « on écrit toujours dans une langue étrangère, fût-elle sa langue maternelle. Aucun pays n'offre un territoire idéal où l'écrivain tracerait sa géographie [...] » (*ED*, p. 32-33). Dans le même sens, Nimrod montre que « soutenir que les écrivains africains et maghrébins peinent plus que leurs homologues français » à exprimer « leur diglossie » est « une attitude qui ne fait que déplacer le problème » puisque « la langue française n'est la langue maternelle de personne » (*NCF*, p. 32). Pour sa part, Kossi Éfoui fait remarquer que la littérature est détachable de tout son territoire identitaire et géographique supposé et que l'écrivain ne porte pas une « parole collective » puisque, pour lui, l'écrivain « n'a pas mission d'exprimer l'âme africaine authentique », il ne prête « allégeance à personne », il se méfie des « crispations identitaires »³³. Quant à Waberi, il défend l'avène-

³⁰ MAINGUENEAU (Dominique), *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin, coll. U. Lettres, 2004, 262 p. ; p. 52.

³¹ « [L]a notion de postcolonie, [...] renvoie, simplement, à l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence. [...] Voilà pourquoi la postcolonie pose, de manière fort aiguë, le problème de l'assujettissement, et de son corolaire, l'indiscipline ou, pour ainsi dire, de l'émancipation du sujet — MBEMBE (Achille), *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2000, 293 p. ; p. 140-141.

³² MABANCKOU (Alain), *Le Sanglot de l'homme noir*. Paris : Fayard, coll. Points, n°2953, 2012, 181 p. ; p. 138.

³³ Cité par : DOUIN (Jean-Luc), « Écrivains d'Afrique en liberté », *Le Monde*, 22 mars 2002, p. 16.

ment d'une nouvelle génération d'auteurs d'Afrique noire francophone, qu'il nomme « les enfants de la postcolonie »³⁴ : ces écrivains d'Afrique francophone subsaharienne qui, nés après les indépendances, revendiquent leur bi-nationalité (celle du pays d'origine et celle de leur pays d'accueil) ; ils sont dès lors semblables à ces « bâtards internationaux » d'un contexte mondialisé, qui n'ont que faire du sentiment d'appartenance ou des revendications des générations antérieures : les thématiques et l'esthétique mondialisées de ces auteurs se situent « par-delà les frontières »³⁵, dans la défense d'un universalisme ; elles se caractérisent par le métissage, l'exil, l'émigration en France, le déracinement géographique et identitaire. La langue littéraire permet donc d'exprimer le « sentiment de la langue »³⁶ comme territoire réel car, comme le souligne par ailleurs Delacomptée, « la mise en œuvre, le passage à l'écrit » (*NLF*, p. 176) de la langue sert à dépasser toute assignation identitaire. La langue devient alors la « patrie » des écrivains du fait que leurs « appartenance(s) » ne se trouvent désormais « nulle part ailleurs » (*NLF*, p. 179) et que « la pratique des langues multiples et l'adhésion aux cultures respectives neutralisent le sentiment d'appartenance » (*ED*, p. 17). En clair, ce cosmopolitisme littéraire favorise l'avènement d'une « post-francophonie » dans la mesure où elle contribue à en finir avec « la dichotomie entre la France et les autres », à « décoloniser » le mot *francophone* et à « lutter contre l'uniformité culturelle et [à] créer un espace de dialogue »³⁷. La post-francophonie peut donc être assimilée à la littérature-monde car elle se conçoit à partir « d'un corpus spécifique qui privilégie l'esthétique sur l'identitaire » et « permet de réviser l'universalisme français en une forme transnationale, [en] une façon de penser au-delà des rubriques coloniales et postcoloniales »³⁸.

³⁴ WABERI (Adourahman), « Les enfants de la postcolonie : esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », *Notre Librairie*, n°135, 1998, p. 8-15.

³⁵ WABERI (A.), « Les enfants de la postcolonie... », *art. cit.*, p. 14.

³⁶ MILLET (Richard), *Le Sentiment de la langue : mélange*. Seyssel : Champ Vallon, coll. Recueil, 1986, 124 p.

³⁷ MILHAUD (Olivier), « Post-francophonie », *Espaces Temps.net*, Association Espaces Temps.net, 2006. Url : <http://www.espacestemp.net/articles/post-francophonie/> (consulté le 03/11/2016).

³⁸ CLAVARON (Yves), *Francophonie, postcolonialisme et mondialisation*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, n°3, 2018, 258 p. ; p. 31.

Vers un internationalisme littéraire

Cet enthousiasme des écrivains pour un altermondialisme poétique est également pertinent du point de vue sociologique. En effet, s'il appelle un internationalisme littéraire post-francophone, il se caractérise aussi par l'insertion des écrivains d'origine étrangère dans le champ central parisien, dont une des manifestations souvent relevée est la contribution des écrivains francophones à la langue et à la littérature française. Certes, Delacomptée admet que les locuteurs de la langue française doivent constituer une communauté universelle et, selon lui, on « doit envisager le français dans sa plus vaste extension, pas seulement hexagonale, mais incluant les territoires ultramarins, les ex-colonies, les aires francophones, sans oublier les locuteurs étrangers qui lui sont attachés » (*NLF*, p. 173) ; mais il rappelle aussitôt que cette inclusion suppose que « l'homme local » ou le patriote ait cédé la place à « l'homme universel ». Par ailleurs, si, par « l'élan hospitalier de la langue du maître » français, celui-ci « n'est plus le maître puisqu'il offre libéralement l'accueil » (*NLF*, p. 175), sa générosité même, qui s'exprime souvent en termes de « don » et d'offrande réintroduit une relation inégalitaire. Elle se perçoit alors à partir de l'hospitalité qui témoigne des stratégies d'invitation et d'adoption décrites par Véronique Porra³⁹. Ce sont donc les écrivains des pays du Nord qui s'ouvrent aux autres et qui offrent un espace de visibilité aux langues des écrivains francophones du Sud puisque « le français (et le Français ?) auraient avantage à s'ouvrir aux langues adjacentes et aux peuples qui les parlent, à découvrir la richesse de ces cohabitations historiques, à assumer son hospitalité » (*MHL*, p. 12). Dès lors, si le commerce du français avec les autres langues permet de transmettre des valeurs interculturelles et d'aller à « la découverte de l'autre », notamment les valeurs « de la dignité et de l'hospitalité » (*MHL*, p. 8), il est aussi une marque de « générosité » des Français envers leurs invités. L'usage de l'adjectif possessif « notre » témoigne de ce legs car, comme l'affirme Gilles Pellerin, « l'hospitalité des langues a ses exigences [...] : notre langue puise de plein gré, avec joie, dans les langues qu'elle côtoie, de façon à mieux rendre compte du monde aujourd'hui... » (*MHL*, p. 14.). L'hospitalité de la langue contribue à l'enrichissement culturel et linguistique de la France, mais aussi à celle des peuples qui l'adoptent : « le français comme langue contri-

³⁹ PORRA (V.), *Langue française, langue d'adoption : une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildesheim ; Zurich ; New York : Georg Olms Verlag, coll. Passagen, Bd. 12, 2011, 309 p.

bu[e] à d'autres langues parlées par des francophones et s'y approvisionnant » (*MHL*, p. 14). Il n'empêche, cette mondialité est avant tout nationale puisqu'il s'agit pour les écrivains français d'accueillir les francophones qui vont « enrichi[r] la langue française » et qu'il s'agit généralement de manifester « l'influence des écrivains francophones nés hors de France sur la langue française et leur apport à la culture française »⁴⁰.

Mais cette hospitalité peut aussi se lire comme une ouverture imposée par la concurrence entre le français et l'anglais ainsi que par les contestations et le besoin de reconnaissance des écrivains francophones en France. Leur intégration dans le champ parisien pourrait se situer dans la perspective de « l'hypothèse révolutionnaire de l'Étranger », parce que « l'étranger secoue le dogmatisme menaçant du logos paternel [comme s'il] devait commencer par contester l'autorité du chef, du père, du maître de la famille, du "maître de céans", du pouvoir d'hospitalité [...] »⁴¹. Cette contestation porte dès lors naturellement sur la langue de l'ancien maître, d'une part, et invite à lutter, à côté des écrivains ex-révolutionnaires (Rolin, Volodine, Le Bris) et des écrivains marginaux, pour leur consécration à part entière, d'autre part. C'est dans ce cadre qu'on peut aussi comprendre la « révolution copernicienne » tant revendiquée par le manifeste des 44 écrivains à la suite de la consécration des écrivains « venus de la "périphérie" », consécration qui impliquerait la « fin de la francophonie » et une rupture du « pacte exclusif » de la langue et de la « nation ». Et, de fait, ce mouvement collectif propose l'avènement d'« un vaste ensemble polyphonique » auquel on peut prêter des vertus révolutionnaires (à l'échelle tout de même restreinte de la littérature). Mais si le centre se situe « désormais partout, aux quatre coins du monde » (*PLMF*, p. 2), il maintient paradoxalement sa « capacité d'absorption » car, comme le note Bruno Blanckeman, les « écrivains venus d'ailleurs qui adoptent la langue française [écrivent et sont lus] pour [la] propre aubaine »⁴² de la France. En clair, la mondialité de la langue et de la littérature

⁴⁰ KHAZNADAR (Chéryf), « Avant-propos », *Revue internationale de l'imaginaire*, n°21 (*Cette langue qu'on appelle le français : l'apport des écrivains francophones à la langue française*), 2006, p. 15-18 ; p. 16-17.

⁴¹ DERRIDA (Jacques), DUFOURMANTELLE (Anne), *De l'hospitalité. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*. Paris : Calmann-Lévy, coll. Petite bibliothèque des idées, 1997, 135 p. ; p. 13.

⁴² BLANCKEMAN (Bruno), « De la publication littéraire du XXI^e siècle éditée ou reconnue en France et en français par les instances de légitimation... », *Intercâmbio*, 2^e série, vol. 9, 2016, p. 13-20 ; p. 17. URL : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/14877.pdf> (consulté le 08-06-2017).

française est l'œuvre des écrivains périphériques qui font partie du « Sud du Nord », un phénomène qui « apparaît lorsqu'un écrivain exprime dans un texte qui se situe dans l'espace du Nord un motif ou un thème homologue, voire identique, à ceux que l'on retrouve aujourd'hui ou que l'on retrouvera plus tard chez de nombreux écrivains du Sud »⁴³. Quant à la langue cosmopolite et babélique qui « neutralise » les positionnements identitaires, elle est due au fait que « tous ceux (et ils sont plus nombreux aujourd'hui que les natifs) qui pratiquent un bilinguisme collectif sont dominés »⁴⁴. La poétique de la langue-monde aspire certes à rompre avec toutes les formes de discrimination, mais c'est afin de favoriser l'avènement d'un monde francophone en lutte pour la survie du français, contre l'espace anglo-saxon. L'insertion des auteurs francophones en France, par l'hospitalité, sert à maintenir Paris comme la « capitale » de la « République mondiale des Lettres ».

■ Laude NGADI MAÏSSA⁴⁵

⁴³ MOURALIS (Bernard), *Le Sud du Nord : présence et usages du Sud chez Racine, Mallarmé, Daudet et Loti*. Paris : Honoré Champion, coll. Unichamp-essentiel, n°33, 2014, 188 p. ; p. 13.

⁴⁴ CASANOVA (P.), propos recueillis par Marielle Macé et Philippe Roger, « Tous ceux qui pratiquent un bilinguisme collectif sont dominés », *Critique*, n°827 (*Langue française : le chagrin et la passion*), 2016, p. 346-350.

⁴⁵ University of KwaZulu-Natal.